

# ENQUÊTES

## Notre enquête sur la prostitution estudiantine



Le Terme « Sugar Babies » vient des USA où l'endettement pousse certaines étudiantes américaines à rechercher un homme riche qui parrainera leurs études en échange d'une relation.

### Julie Restiau

*« Afin de financer leurs études supérieures ou simplement pour arrondir leurs fins de mois, certaines étudiantes n'hésitent pas à franchir le pas vers la prostitution. La promesse de grosses sommes rapidement gagnées attire ces jeunes filles. Comment et pourquoi en arrivent-elles là ? Sont-elles nombreuses dans le milieu ? Parviennent-elles au bout de leurs études malgré tout ? Nous avons cherché à répondre à ces questions, passant outre les tabous et les idées reçues. »*

*« En dépit d'une réglementation toujours plus stricte, la prostitution n'est pas en passe de disparaître, bien au contraire, un regard dans certaines grandes villes belges peut rapidement le confirmer. Des centaines de femmes vendent encore aujourd'hui leurs charmes à travers des vitrines. Mais loin du fantasme, il existe une prostitution de l'ombre. « Une prostitution qui n'est pas de vitrine », comme le souligne Michaël Dantinne, criminologue à l'Université de Liège. À l'abri des regards, des étudiantes proposent leurs services pour payer leurs études et parvenir à boucler certains mois difficiles. Il faut savoir que, pour une personne possédant un kot, une année à l'université coûte environ 10 000 euros. « Tout le monde n'a pas l'argent et il y a très peu de boulot étudiant », explique Chris Paulis, anthropologue à l'Université de Liège. Certaines jeunes filles se tournent alors vers la prestation de services à caractère sexuel. Sans jamais prévenir leurs proches car le sentiment de honte n'est jamais bien loin (Cf: portrait de Stéphanie). »*

*« C'est petit à petit qu'elles tombent dans ce milieu... Via les oui-dire d'une amie ou les allusions d'un patron glissées au moment opportun dans une oreille attentive. Mais selon Chris Paulis, les médias sont également « un vecteur ou un »*

informateur sur les possibles ». Pour l'anthropologue, l'affaire Zahia a amplifié le phénomène : « Elle est devenue un exemple réel, elle s'est fait un nom et est adulée. Alors les jeunes se disent "why not". Quand je dis que ça s'est amplifié, ça ne signifie pas que 20% des jeunes se prostituent mais que le nom de Zahia circule et fait des émules dans les écoles. Là où il n'y avait pas un seul cas, cela devient tout à fait banal qu'il y en ait aujourd'hui au moins deux ou trois. » Des propos tempérés par Jean-Luc Drion, inspecteur principal de la section traite des êtres humains, mœurs et immigration à la police de Liège, qui précise ne pas avoir observé une augmentation significative de la prostitution dans le milieu étudiant.

Hôtels de passe et salons de massage à Liège

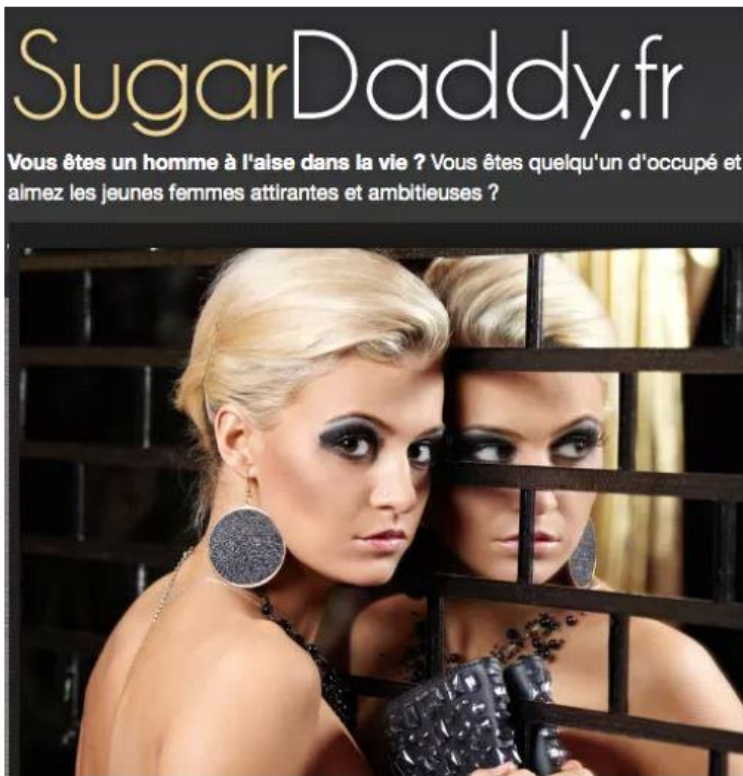


Le Terme « Sugar Babies » vient des USA où l'endettement pousse certaines étudiantes américaines à rechercher un homme riche qui parrainera leurs études en échange d'une relation.

### Des statistiques inexistantes

Généralement, ces étudiantes ne se présentent pas comme étant des prostituées. « Elles disent bien que c'est pour s'en sortir et que ce sont juste des passes, enchaîne l'anthropologue. Elles expliquent ces passes en disant qu'aujourd'hui avec la libération sexuelle, une fille peut coucher avec n'importe qui donc pourquoi ne pas en tirer un avantage. Elles se voient comme des filles libres qui font un boulot comme un autre. Elles recherchent quelqu'un qui sera à la fois le client et le mécène. Qui en échange de services sexuels, payera les livres du mois ou le kot à l'année. C'est comme une espèce de troc. » (Cfr: portrait de Nicolas). De plus, elles pensent leur job comme un travail provisoire, un « tremplin » vers leur future vie professionnelle. « Pour elles, elles ne continueront pas et arrêteront quand elles auront de l'argent, des rentrées. » Ces propos pleins d'assurance sont une façon de se voiler la face car « quand elles viennent nous voir, elles ne tiennent plus le même discours », affirme l'inspecteur principal. La carapace est bien souvent fragile comme le précise Catherine Collignon, 1er substitut du procureur du Roi au Parquet de Liège : « Ces jeunes filles sont des personnes vulnérables qui ne se sont jamais imaginées là où elles allaient mettre les pieds. Elles vivent de bling-bling puis elles déchantent. » Il est cependant difficile de mesurer l'ampleur de cette pratique chez les étudiantes tout simplement parce que la police ne possède pas de chiffre à ce sujet : « On pourrait le faire mais c'est une toute petite note dans un dossier » car comme l'ajoute Chris Paulis : « Leur but est de rester anonyme et tout est mis en place dans ce sens. » Michaël Dantinne le confirme également : « Il n'existe aucune statistique même au niveau européen ou mondial. » Si certaines prestent dans les salons de massage, la plupart des étudiantes travaillent en privé via des sites Internet spécialisés et des petites annonces bien placées sur la toile. Ce que corroborent les professionnelles de la rue Varin, à Liège. Et nombreuses sont celles qui ne travaillent pas à proximité de leur lieu de résidence. « Beaucoup vont à Bruxelles car de Liège, c'est hyper facile, il y a une ligne directe », précise Chris Paulis.

## Hôtels de passe et salons de massage à Liège



SugarDaddy.fr: de la prostitution en ligne ?

### L'attrait de l'argent facile

*Une fois dans le milieu, le retour en arrière est difficile. La précarité leur fait peur. Et quand elles parviennent à empocher plusieurs milliers d'euros par mois, un simple job dans l'horeca semble moins attractif. L'argent « facilement » gagné en quelques nuits ou quelques heures finit par supplanter la honte. Chaque jour, elles souhaitent un peu plus. Et plusieurs reprises des étudiantes se sont confiées à Jean-Luc Drion et « maintenir un certain niveau de vie » devient le leitmotiv pour un grand nombre de ces jeunes filles. La fin des études ne rime donc pas avec l'arrêt des prestations. Selon l'anthropologue, la promesse d'un travail n'est pas suffisante : « Filles ont tendance à choisir la prostitution car elles savent comment ça marche et comment l'utiliser. Et le système belge, avec notamment le stage d'attente pour le chômage, fait qu'il n'y a pas de rentrée. Donc, on ne peut pas dire que cela stoppe directement après les études. » Certaines retombent même dans le milieu dès qu'un souci financier se présente : « Arrondir les fins de mois marche toujours. »*

*Le tableau n'est pourtant pas toujours noir. Le sentiment de honte qui accompagne cette profession est parfois absent. Pour une minorité d'étudiantes, vendre son corps est une manière de se faire plaisir avec des extras qu'elles ne pourraient jamais se payer durant leur vie universitaire. « Il y a ce fameux petit pourcentage de filles qui le font pour avoir des week-ends, pour avoir de l'argent de poche, pour pouvoir s'acheter des choses », affirme Chris Paulis. Ces jeunes filles à l'aise avec leur sexualité (cf. portrait de Nadia) rêvent simplement d'un peu plus de luxe. Après tout, comme beaucoup d'autres.*

## Julie Restiau

### SugarDaddy.fr: de la prostitution en ligne ?

#### Une pratique à l'abri des regards

*Si il est clair que la prostitution des étudiantes existe, elle reste largement minoritaire et discrète. Espace P, une ASBL présente dans le milieu du travail sexuel, en croise occasionnellement. Pour l'association, cette pratique est loin d'être récente. Les nombreux plannings familiaux de Liège sont unanimes concernant la prostitution étudiante : si ce phénomène est bel et bien présent, il demeure marginal. Même son de cloche dans les services sociaux des universités wallonnes. Très peu voire aucune étudiante ne vient à leur rencontre. Et quand c'est le cas, ce n'est pas pour parler de prostitution mais d'autres problèmes. En pratique, seule l'Ulg a connu le cas d'une étudiante qui se prostituait et était entrée en contact avec le service social.*

*« Les besoins des étudiantes ne sont pas différents de ceux des autres prostituées »*

*Les seuls endroits susceptibles de recevoir ce type de demande de la part d'étudiantes sont les associations de terrain comme Espace P et Entre 2. Et même au sein de ces ASBL, les étudiantes représentent un pourcentage infime parmi les prostituées. Comme l'affirme Julie Bechet, éducatrice spécialisée à Espace P Liège : « La prostitution étudiante est vraiment mineure au niveau du nombre statistique de personnes rencontrées. Cela équivaut à quatre ou cinq étudiantes sur les 500 personnes qui franchissent les portes de notre bureau. » Son explication concernant ce chiffre dérisoire est simple : « Généralement les étudiantes travaillent par Internet, c'est pourquoi les associations de terrain en croisent si peu. »*

*Concrètement, Espace P propose des services identiques à toutes les prostituées, qu'elles soient étudiantes ou non. Parmi les plannings familiaux et les associations, seul Dimitri Grommersh, assistant social au Planning familial de Liège (SPF), considère ce phénomène comme nouveau : « Si cette pratique existait depuis 40 ans, des associations spécifiques auraient forcément vu le jour. » Mais pour l'éducatrice d'Espace P, « les étudiantes n'ont pas des besoins différents des autres prostituées. Les aides sont donc équivalentes ».*

*Sur les raisons qui poussent les étudiantes à échanger des services sexuels contre rémunération, Julie Bechet constate que « ce sont souvent des personnes en rupture familiale et qui ont besoin d'argent pour vivre, pour payer le logement et le minerval ». Et de conclure : « sans vouloir faire de généralisation, ce n'est pas souvent par goût ou par vocation... Même si certaines y trouvent vraiment leur compte. »*

À partir de l'adresse <<https://d.docs.live.net/c4da3306a36da32e/Document%2031.docx>>